

2. D'où vient la Bible ?

d. Les révélations privées

Nous avons montré ce qu'était l'inspiration, comment elle permettait de reconnaître l'autorité de certains textes, et comment ces textes se constituaient en un canon clos. Il n'y a pas d'autre témoignage possible des apôtres venant compléter ce canon et ce que nous savons sur Jésus dans sa mission terrestre. C'est un point de repère définitif.

1. Compléter la Révélation ?

Rien n'interdit, par d'autres moyens, d'essayer de jeter une lumière personnelle sur ce que les textes ne disent pas. Cela peut être le travail d'historiens, même si leur nécessaire prudence les conduit plus à prendre de la distance qu'à ajouter des détails précis. Cela peut aussi être le travail d'œuvres de fiction, qui tentent de redonner chair à différents personnages pour partager leur parcours et leurs interrogations de façon plus vivante, tout en reconnaissant que ce ne sont que des hypothèses. On trouve de nombreux livres ou de nombreux films qui s'y sont employés.

Il peut paraître plus rassurant de se tourner vers des textes se présentant comme des témoignages spirituels authentiques, résultant de visions ou de dialogues avec Jésus lui-même. On connaît par exemple le *Petit journal* de sœur Faustine, désormais canonisée, qui a conduit Jean-Paul II à instituer la fête de la divine Miséricorde. Cette lecture peut édifier.

Il convient toutefois de demeurer prudent sur les textes qui se présentent plus directement comme des compléments aux Écritures. Le Catéchisme de l'Église Catholique rappelle que les révélations privées « n'appartiennent [...] pas au dépôt de la foi [c'est-à-dire la Parole de Dieu confiée à l'Église]. Leur rôle n'est pas "d'améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'Histoire. » (CEC 67) Le risque, c'est de se méprendre sur la valeur des Écritures en général, et des évangiles en particulier : leur valeur ne repose pas sur la quantité d'informations délivrées, mais sur le témoignage apporté sur la personne de Jésus. La fin de l'évangile de Jean le dit clairement : « Jésus a fait sous les yeux de ses disciples encore beaucoup d'autres signes, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Ceux-là ont été mis par écrit,

pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20, 30-31). Il n'est pas nécessaire de chercher à compléter les trous ou de chercher de nouvelles autorités.

Cette prudence est d'autant plus nécessaire face à ce que les révélations privées peuvent avoir de séduisant : la fascination pour une dimension paranormale plus ou moins appuyée, qui semble authentifier la valeur de la révélation ; une expression de Jésus beaucoup plus développée que dans les Écritures ; ou encore le caractère direct de la transmission, sans la médiation plus complexe de la Tradition : tout cela semble permettre d'accéder plus facilement à Jésus, et en même temps de toucher de supposés mystères autrefois cachés. Ces éléments ne sont pourtant pas nécessaires : dans certains cas, ils sont même dangereux, s'ils font oublier les Écritures, la Tradition et le Magistère de l'Église qui sont de nécessaires médiations et permettent une foi vérifiée et incarnée.

Certains écrits rencontrent ainsi parmi les croyants des succès très problématiques, en étant reçus sans réserve comme de pures révélations. Il est bien établi aujourd'hui, par exemple, que les visions d'Anne-Catherine Emmerich, publiées après sa mort par Clemens Brentano, doivent beaucoup à ce dernier, au point qu'il est difficile de démêler ce qui relève de l'une, qui a par ailleurs été béatifiée pour la sainteté de son existence, et ce qui relève de l'autre, avec sa vision et ses sources propres.

2. Maria Valtorta

Les visions de Maria Valtorta dans *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* rencontrent un grand succès, malgré leur mise à l'index en 1959 et des condamnations répétées à plusieurs reprises depuis, y compris par le cardinal Joseph Ratzinger en 1985, qui souhaitait « neutraliser les dommages qu'une telle publication peut causer aux fidèles les plus crédules ».

Ce long texte se présente comme des visions de la vie de Jésus et des paroles dictées à Maria Valtorta. On comprend la curiosité et l'intérêt spirituel que représenterait le fait d'en savoir plus sur ces épisodes. Reste à savoir si ces visions et ces paroles attribuées à Jésus sont fiables. C'est ce qu'a examiné notamment le P. Guillaume Chevallier, dans trois articles récents publiés dans *Charitas*, la revue de théologie de la Communauté Saint-Martin.

Il relève des erreurs doctrinales massives. Cela concerne la personne de Marie, en particulier quant à l'idée de sa préexistence, c'est-à-dire de l'existence éternelle de son âme

avant qu'elle descende dans son corps : c'est une doctrine néo-platonicienne écartée de longue date par l'Église, qui tend à faire de Marie pas moins qu'un autre Verbe divin, et dans des termes qui empruntent à la doctrine d'un hérétique des III^e et IV^e s., Arius, sur l'engendrement du Verbe. On trouve, comme en miroir, l'idée d'une véritable incarnation de Satan en Judas. Cela relève d'un dualisme manichéen tout à fait excessif, qui s'affranchit d'ailleurs des citations les plus claires du chapitre 13 de l'évangile de Jean sur Judas et Satan. Enfin, la présentation de l'Incarnation du Verbe et de la personne de Jésus relève d'un dualisme trop marqué au point de retrouver des éléments de ce qu'on appelle le docétisme gnostique, qui affirmait que l'humanité de Jésus n'était qu'une apparence. Le langage prêté à Jésus lui-même pour se présenter est confus et erroné : Jésus pourrait-il donc se tromper ? Il en va de même pour la Trinité, présentée dans un vocabulaire psychologisant qui échoue à exprimer l'unité réelle des trois Personnes. Le texte tend même à distinguer entre le Verbe plein de charité et le Père vengeur. Il est donc impossible de recevoir comme doctrinalement correct ce texte qui est pourtant reconnu par ses admirateurs comme parfait, écrit d'un seul trait sans la moindre rature. Il s'écarte de façon très claire du Magistère de l'Église.

Concernant l'inspiration, l'autorité dont se réclame le texte est au moins équivalente à celle des évangiles. Jésus, d'après Maria Valtorta, affirme ainsi à propos de ce livre : « Il n'y a rien à ajouter ou à enlever comme il n'y a rien eu à ajouter ou à enlever à la prière du Notre-Père, ni à ma prière après la dernière Cène. Toutes ces paroles sont un joyau divin et ne doivent pas être touchées ». (X, 38, 305). Certes, Jésus est supposé avoir dit que le texte n'est pas à recevoir comme canonique, mais il ajoute que celui-ci est bel et bien « inspiré », ce qui permet ensuite de proposer des corrections au contenu des évangiles canoniques, imparfaits, avec au passage des critiques frontales contre les évangélistes et « leur indestructible mentalité de juifs ». Jésus parlerait-il ainsi ?

Au bout du compte, le texte réclame de façon menaçante d'être accepté, en bloc, comme une authentique révélation dictée à un simple instrument passif (nous avons vu ce qu'il fallait penser de cette conception de l'inspiration), une révélation qui questionne l'autorité de l'Église, formule des doctrines erronées et se place en surplomb des textes canoniques. Il y a un risque certain de manipulation qui éloigne de l'Église au nom de la fidélité à une révélation supérieure. C'est un type de dérive récurrent dans l'histoire de l'Église et qu'on ne peut absolument pas prendre à la légère.

Rappelons donc pour conclure que « la foi chrétienne ne peut pas accepter des “révélations” qui prétendent dépasser ou corriger la Révélation dont le Christ est l’achèvement » (*CEC* 67). Même si certains textes, comme ceux que nous avons évoqués, présentent le mirage d’un raccourci facile, c’est le plus sûr moyen de s’égarer, d’autant que leur longueur demande un investissement exclusif.

Il ne faut donc pas avoir peur d’ouvrir les Écritures, de constater leur possible difficulté, et même leur pauvreté. Mais ce sont bien elles, dans une lecture individuelle ou encore collective, dans la liturgie, qui portent seules une éternelle nouveauté.